

RACONTE MON QUARTIER

SOUVENIRS D'UNE
BALADE CONTÉE



SOUVENIR D'UNE BALADE

Un quartier, comment y vit-on et comment veut-on y vivre? De quelle manière s'inscrire dans ce lieu et le rêver? L'objectif du projet « Raconte-moi ton quartier » est de récolter les dires des habitants sur leur quartier et d'en faire des contes. Partager le souvenir d'une parole au travers d'une histoire imaginée. Pour cette première namuroise, l'ARC Namur, en collaboration avec la Maison du conte de Namur et le Cinex ont été à la rencontre de trois quartiers : le quartier des Arsouilles, le quartier du vieux Namur et le quartier des deux portes. Ces rencontres traçant le motif d'une balade contée les reliant les unes avec les autres tel les différents fils d'une même toile.

A Namur, on aime prendre le temps... et ce ne sont pas l'emblématique escargot ou encore la Tortue nouvelle qui diront le contraire. Prendre le temps... un luxe qu'il est parfois difficile de s'offrir à l'heure actuelle qui se fait de plus en plus pressante. Le temps... Est-ce vraiment un luxe ? « Nèni » dirons-nous. C'est en prenant le temps que l'on se mets à observer, contempler, imaginer, rêver, inventer, créer,... et que serait le monde sans cela ? Une vaste étiquette ? La flânerie a ses vertus que seules les âneries ignorent.

Telle l'eau qui s'écoule, le fin filet prend son temps pour creuser son lit à travers les chemins rocailleux et grandir. Devenir ruisseau, rivière, fleuve, devenir suffisamment fort pour s'installer au cœur des plus calcaires et façonner un paysage qui se renouvelle. Lentement et sûrement...Namur, enfant d'entre Sambre et Meuse le sait et aujourd'hui, la capitale wallonne vous invite à flâner...

Offrez-vous le temps de traverser ces pages...

Merci aux habitants qui ont accepté de prendre part au projet et de raconter leur quartier afin d'inspirer les contes à lire dans ce livret. Ces histoires ont été racontées aux habitants lors de la balade contée du 17 avril dernier. Si les conteurs se révèlent dans la transmission orale des histoires, ceux-ci ont pour l'occasion, acceptés de se tester à la plume afin de vous laisser un souvenir, de vous donner l'occasion de les réinventer et, si vous le souhaitez, de les raconter à votre tour.

A bientôt

Plus d'infos : www.arc-namur.be/ et www.arc-culture.be/raconte-moi-ton-quartier

L'HOMME AUX CLÉS

Karine Moers



Il y avait une ville et, dans cette ville, un quartier au bord de la rivière, des petites rues, des portes cochères que l'on aurait voulu franchir pour voir ce qu'il y avait derrière. Quelquefois, le soir, quand on monte dans un de ces petits bateaux qui font la navette sur la rivière, on peut s'imaginer rentrer dans l'intimité des gens, par leurs fenêtres éclairées, par les rires et les conversations qui sortent des cours fermées, mais juste s'imaginer.

Quand même, dans la ville, il en est un qui connaît cette face cachée des choses : c'est « l'homme aux clés », comme on l'appelle dans le quartier. Il est employé par la Ville et entre dans bien de ces maisons pour y nettoyer les cours, les escaliers...

Peu de gens le connaissent. Avant, il pédalait dans les rues du quartier, côté soleil, en chantant à tue-tête. Aujourd'hui, gris de la tête aux pieds, bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, il longe les murs côté ombragé. De solaire, il est devenu ombrageux !

La vie ne l'a pas gâté !

Il nettoie, fait son travail, fixe le sol et essaie de se faire oublier pendant toute la journée. Mais le soir, on le retrouve attablé dans ce petit café bien nommé - « on ètind tot » -, parce qu'il s'y raconte tout et n'importe quoi.

Il est assis dans le fond devant une tasse de thé - il ne boit que du thé - et raconte à qui voudra l'histoire de cet orfèvre et son « trésor » allemand, sa dulcinée, comment ils se sont aimés à une époque où il ne faisait pas bon avoir épousé une étrangère ; et cet amour-là, c'est dur comme l'acier et beau comme de la porcelaine : il l'a entendu, un matin, l'orfèvre ; en l'embrassant, il lui a dit : « mein shatz ! » (« mon trésor »). Ou l'histoire de ce « piaf » qui chantait dans les rues, qu'il vende ou qu'il fasse soleil, ou encore celle de cet aveugle qui rempaillait les chaises du bout des doigts.

Mais si vous le titillez un peu, si vous lui offrez un bon thé, il vous racontera celle de son gant à trois doigts : c'est que sa main gauche est gantée de cuir noir, ce gant n'a que trois doigts : pouce, index et majeur !

Si vous lui demandez : « Comment ça se fait ? », il vous répond bien volontiers en vous disant d'un oeil noir : « C'est en nettoyant dans une des cours fermées. Je me suis piqué le petit doigt à une aiguille de seringue abandonnée là par un toxico de passage. Après le travail, j'ai désinfecté la plaie, mais trop tard sans doute parce que le doigt s'est infecté et puis le suivant. Au travail, on m'a dit d'aller à l'hôpital, ce que j'ai fait, mais trop tard, il a fallu m'amputer des deux doigts. Voilà ! C'est comme ça que ça c'est fait ! »

Un autre soir : c'était en hiver, il était frigorifié, les doigts gelés d'avoir plongé dans l'eau de nettoyage. Les lavandières du quartier lui ont proposé de venir boire une bonne « petite jatte », dans leur buanderie. Il s'est installé tout près du poêle, les deux mains en avant... et tout d'un coup, un des pieds de sa chaise a cassé ; il a voulu se rattraper et ses doigts ont brûlé. Voilà, c'est comme ça que ça s'est passé !

Le soir d'après, il les a perdu ses deux doigts, parce qu'il était arrivé dans une cour où l'on se battait. Lui, il n'est pas de taille à faire face à ce genre de choses, alors il a voulu faire demi-tour, mais un des gars l'a rattrapé, lui a cogné le visage, a sorti son couteau.

« L'homme aux clés » a voulu se protéger le visage et le couteau... zwip... Résultat : deux doigts par terre. Dans la cour, on a crié, les gars ont décampé. Quelqu'un a ramassé ses doigts... dans un sac avec des glaçons... l'hôpital, mais on n'a rien pu faire... et une seule pensée qui tournait sans cesse dans sa tête : « Qui va nettoyer ? ». Voilà, maintenant vous savez !

Une autre fois encore : « Oh ! C'était il y a bien longtemps, quand j'étais jeune. Cette année-là, la rivière avait débordé et comme tous les gamins, je suis allé voir de près les eaux qui montaient. Quand je me suis approché du chemin de halage, je suis resté figé : il y avait là un crocodile, oui, un crocodile – sans doute un de ces animaux de compagnie que des gens ne voulaient plus et avaient rejeté dans la rivière. Je ne pouvais plus bouger !

J'ai crié, quand la bête m'a attrapé par la main, et puis j'ai tiré, tiré, tiré, mais j'y ai quand même laissé deux doigts. Un peu plus loin, il y avait un gendarme : il a tout vu ; il a dégainé, tiré et tué la bête. C'est comme ça que j'ai goûté de l'alligator ! Ayi ça, c'est st'insi qu' d'ja mougni l'crocodile ! »

De soir en soir, « l'homme aux clés » raconte ses histoires. Passez par là, sur la place du quartier, à l'enseigne « On ètind tot » : ça vaut le détour, comme on dit dans « Le Routard » ! Offrez un thé à « l'homme aux clés » et peut-être qu'il vous dira la vérité !

DE LA SIBÉRIE AU CONGO

Philippe Tock



C'est l'histoire de Léopold, un jeune soldat. Sa première affectation, c'est Namur. Faute de place à la caserne, il a dû prendre un logement chez l'habitant, dans une maison particulière. Il s'est ainsi retrouvé en bordure de la Sambre.

Il n'en était pas fâché. Il avait une chambre bien éclairée, une vue sur la Sambre, la Citadelle et l'accès à une terrasse à partager avec le propriétaire. Sur la terrasse, il y avait une nasse reliée à une poulie qu'il pouvait laisser filer dans la Sambre. Parfois, il remontait une anguille, de quoi améliorer son quotidien. La vie se déroulait calmement.

Voilà que l'hiver arrive. Un hiver froid. Une longue période de gel suivie par une période de pluie très abondante, durant des jours. La Sambre, la Meuse et les affluents se sont gorgés d'eau. Les eaux ont d'abord envahi les berges, se sont répandues dans les rues, charriant des débris arrachés aux habitations, des arbres, des cadavres d'animaux, parfois des humains...

Les Namurois ont repris de vieilles habitudes. Ce n'était pas la première fois que l'eau causait du souci. On savait faire contre ! On a ressorti les briques, les pierres, les planches pour faire des passerelles, de quoi être au sec. Les plus jeunes ont pris des montants en bois, fixé des supports pour les pieds, le tout bien calé sous l'épaule, les échasses namuroises. Terribles, ces inondations.

Pendant l'une de ces journées, Léopold est passé devant une salle de vente, la salle Sainte-Rita. Il est rentré, par curiosité. Il a regardé les objets exposés et proposés à la vente publique : des meubles, de la vaisselle, des bibelots, des livres... Son attention a été attirée par un vieil atlas de géographie avec des cartes du monde. C'était un soldat dans l'âme, il avait lu les récits des grandes batailles, des campagnes militaires d'autrefois. Les cartes le faisaient rêver.

Il s'est assis dans le public. Le commissaire a commencé la vente. L'atlas, c'était le lot n°32. Quand la pièce est arrivée à la vente, son cœur cognait. Un prix a été annoncé. Un homme sur sa gauche a levé la main. Léopold a levé la main, l'autre n'a pas suivi.

« Adjugé à monsieur ici, le bel atlas. »

Il était content. C'était son premier achat dans une vente publique. Léopold est rentré chez lui. Il s'est assis calmement devant sa fenêtre. La Sambre charriait toutes sortes de débris. Il a tourné les pages et les planches ont défilé devant ses yeux. Il rêvait à l'Afrique, à l'Asie, à l'Amérique... Chaque soir, il regardait, traçait des routes imaginaires, gravissait les montagnes.

Un jour de cet hiver où l'eau continuait à monter, Léopold a rencontré l'un de ses amis. L'homme lui a dit que son oncle était mort. Il était son seul héritier. Il lui a demandé s'il pouvait l'aider le lendemain pour bouger le corps du défunt. Il fallait le descendre de Sibérie au Congo. L'homme lui a donné rendez-vous au 14, rue Haute Marcelle, à 10h.

Léopold est reparti chez lui. Il répétait « descendre de Sibérie au Congo... ». Il a repris son atlas, ne comprenait pas, Sibérie, Congo. Il a regardé au dictionnaire si les termes n'avaient pas un sens caché.

Léopold a pensé au « Ratin-Tot ». « Le Ratin-Tot », le plus vieux bistrot de Namur. Il y aurait des connaisseurs là.

Il s'est installé à une table, a commandé un peket, a écouté les conversations. Tout

tournait autour des inondations, l'eau continuait à monter. Les anciens disaient que cela pouvait encore monter d'un demi-mètre. Dans les conversations, il a cru entendre à l'une ou l'autre reprise, Sibérie, Congo... C'était étrange tout de même !

Il a demandé :

« Dites, je vous entends parler de Sibérie, Congo. C'est quoi ? »

Un éclat de rire.

« Tu n'es pas d'ici, soldat.

- Non mais je suis caserné ici, au Génie. Sibérie, Congo, c'est quoi ?

- Écoute, soldat ! Je te propose un marché. Je te donne la solution et toi tu vas m'aider. Tu dis que tu es au Génie, alors dis-moi comment faire. Ma gamine est à l'école chez les Sœurs. L'eau monte dans les caves et les chaudières s'arrêtent les unes après les autres. Ma gamine se plaint du froid. Comment arrêter l'eau, t'es au Génie ? »

Léopold était bien au Génie. Il savait comment construire un pont sur la rivière, faire exploser des charges, mais arrêter la montée de l'eau. Léopold venait d'une famille très pieuse. Il a pensé à sa mère qui avait une vénération très forte pour la Vierge Marie.

« Vous devriez dire à la Mère Supérieure qu'elle place une médaille de la Vierge sur une marche. Et ça arrêtera peut-être la montée de l'eau. »

L'homme a regardé Léopold. Il s'est levé.

« Je m'en vais trouver la Sœur. Pour le Congo et la Sibérie, c'est pas compliqué. Dans les rues étroites qui vont du levant au couchant, les pièces qui reçoivent le soleil sont tellement chaudes qu'on parle du Congo. De l'autre côté, jamais un grain de soleil, c'est la Sibérie. »

C'était donc aussi simple. Une simple question d'exposition au soleil. Oui, c'était logique.

Le lendemain, comme prévu, Léopold s'est présenté chez l'oncle de son ami, au 14 de la rue Haute-Marcelle. La besogne n'était pas la plus agréable. L'oncle était mort au 2^{ème} étage, côté Sibérie. C'est là que le corps avait été exposé durant les visites. Il fallait maintenant le descendre dans l'escalier terriblement étroit jusqu'au rez-de-chaussée. C'était là que le croque-mort le déposerait dans le cercueil. Il fallait bien être deux pour cela. Léopold a pris le corps par les épaules et le neveu par les pieds. Ils l'ont descendu la tête la première. Sur le palier du premier étage, le bras du mort est parti vers l'extérieur et s'est coincé entre les barreaux de l'escalier. Le bras a craqué une fois et est venu frapper violemment Léopold en plein visage.

Mi mononke lii t'a foutu one imaudje à cinq dwègts¹.

Léopold a perdu connaissance. Il ne voyait pas des étoiles. Non, il voyait les cartes de son bel atlas, la Sibérie, le Congo... Il se voyait en barque sur la Sambre, le corps de

1 (1) Mon oncle t'a mis une gifle à la figure.

l'oncle pris dans une nasse...

Le même jour, la Sœur est descendue mettre une médaille de la Vierge sur l'escalier de la chaufferie. L'eau n'est plus montée. Au contraire, elle a commencé à se retirer. Chaque jour, la Sœur descendait la médaille d'une marche et l'eau reculait... d'une marche. Allez comprendre !

Quelques jours plus tard, Léopold s'est réveillé dans sa chambre. Il avait froid aux pieds (la Sibérie ?), le visage lui brûlait, il recevait le soleil de midi (le Congo ?). Il était simplement dans sa chambre, dans son lit, le long de la Sambre, au pied de la Citadelle.

A côté de lui, il y avait la Sœur qui était venue le remercier d'avoir intercédé auprès de la Vierge.

LES DEUX PORTES

Julien Staudt



Ce que Brian aimait dans son école, c'était l'ambiance.

À l'Ilon Saint-Jacques, dans le quartier des Deux Portes, l'ambiance faisait le bonheur des enfants et le désespoir des professeurs. Partout, on entendait blagues, bagarres et roucoulements amoureux. Les bâtiments résonnaient de ce tintamarre, de huit heures du matin à cinq heures de l'après-midi, du lundi au vendredi, de la mi-septembre à la fin juin.

Brian était en 2e humanité, option technique « hôtellerie », option qu'il avait choisie, parce qu'on y apprend la cuisine entre deux batailles de farine. Brian n'était pas gourmand, il était même particulièrement maigre pour un enfant de son âge, mais il s'était pris de passion pour la cuisine en regardant « Top Chef ». Quand il apprit que Jean-Philippe, un des finalistes de l'émission, avait fait ses études dans l'école namuroise, il insista pour y aller et s'y trouva très bien.

La seule ombre au tableau dans l'école, c'était « le grand chef ». « Le grand chef » n'était pas un indien d'Amérique, c'était le professeur qui donnait cours de cuisine aux plus grands. Il portait en permanence un tablier et une toque de chef-coq. Il cachait derrière de grandes lunettes un regard sévère auquel rien n'échappait. C'était un gaillard de plus de deux mètres de haut. Si grand que sa toque à elle seule était plus grande et plus large qu'un enfant de treize ans. Mais le plus surprenant, c'était sa voix : une voix aigrette de robot canard, une voix qu'on aurait facilement pu confondre avec celle d'un élève.

Quand les enfants sortaient de l'école, ils n'étaient jamais pressés de rentrer chez eux. Ils s'attardaient particulièrement au magasin de bonbon, « L'Eden Gourmand », de la galerie Saint-Joseph. La confiserie, que les enfants appelaient simplement « l'Eden », était un vrai paradis tenu par une charmante dame. Elle ne faisait jamais trop d'histoires, quand elle surprenait un enfant chaparder un « napoléon » ou des « dents de vampire » en cachette. Là, pour quelques pièces de monnaie trouvées dans les replis du canapé du salon, Brian pouvait s'offrir quelques délices puis traîner autour de son arrêt de bus. Après une petite heure de ce jeu, il grimpait dans le bus 9 en direction de Flawinne pour rentrer chez lui.

Ce jour-là pourtant, quand Brian est arrivé dans la galerie, il est tombé devant une vitrine vide et obscure sur laquelle pendait une pancarte : « fermé définitivement ». Brian était effondré, c'était tout un pan de son univers qui s'écroulait. Un commerçant, qui tenait l'échoppe d'en face, aperçut son air triste et lui dit :

« Et oui. Fermé, comme beaucoup d'autres dans le quartier. Et ça ne sera sans doute pas le dernier : ces derniers temps, il y a toutes sortes de magasins qui ferment les uns après les autres, sans donner d'explication. On ne revoit jamais les commerçants. Les vitrines se vident, les lumières s'éteignent, les volets se baissent et de départ en départ, les rues s'assombrissent sans que l'on sache bien pourquoi. Mais la conséquence de tout ça, c'est que les gens commencent à avoir peur de sortir après dix-huit heures. On raconte que les gens qui s'y seraient risqué, auraient aussi disparu mystérieusement. Moi, je pense qu'il traîne un monstre dans les parages.»

L'homme finit son discours en ajoutant « mais mon magasin à moi est toujours ouvert, si tu veux je te ferai même une ristourne étudiant ». En voyant la devanture de

l'échoppe en question qui libellait fièrement « Tout est bon dans le cochon », Brian se mit à pleurer.

« Je suis musulman !

- Bah ! En voilà des histoires ! C'est une drôle d'idée de refuser de manger du jambon, quand on s'empiffre de sucreries. Surtout, quand on sait que la plupart des bonbons sont en gélatine... Et tu sais avec quoi c'est fait ça, hein ? Avec des os de cochon ! »

Ce jour-là, Brian est rentré chez lui tête basse, plus tôt qu'à son habitude. Le lendemain, la nouvelle de la fermeture de la confiserie avait fait le tour de l'école. Mais à midi, quand tout le monde s'est retrouvé au réfectoire, un événement encore bien plus surprenant s'est produit. Les enfants étaient en train de crier et de courir dans tous les sens, quand le grand chef s'est avancé. Tout le monde s'est tu immédiatement. Et la petite voix nasillarde du grand colosse s'est fait entendre.

« J'ai appris que beaucoup d'entre vous avaient été choqués par la récente fermeture de la confiserie toute proche. Pour vous consoler de cette perte, aujourd'hui, votre repas de midi ne sera composé que... de BONBONS.»

Les enfants n'en croyaient pas leurs oreilles... Ils pensaient toujours à une blague cruelle de leur professeur, quand ils se sont avancés, l'assiette à la main, vers le comptoir des cantinières. Là, à la place des traditionnels chauffe-plats, il y avait un carrousel aquatique de canards en plastique. Chaque enfant se vit confier une canne à pêche par les grosses dames en charge de la cantine et, chacun son tour, ils pouvaient pêcher trois canards. En fonction du score accumulé par les points indiqués au-dessous des canetons, les enfants recevaient ensuite une quantité de bonbons qui variait entre un demi-ravier et un seau entier.

Après quoi, tous les jeunes gens se sont attablés devant leur butin et se sont mis à dévorer les bonbons ; ils s'en gointraient sans retenue, au point de baver du sirop de glucose qui leur coulait sur les genoux. Seul, Brian ne touchait pas à son « repas ». En contemplant les petits oursons de gélatine, les lacets à l'anis, les soucoupes acidulées, il entendait dans sa tête une voix qui lui disait : « Tu sais avec quoi c'est fait, hein ? Avec des os de cochons ! »

Quand finalement la cloche a retenti, le temps de récréation de midi s'est passé dans une ambiance étrange. Tous ces jeunes gens avaient été si abrutis par l'absorption aiguë de sucre, qu'ils n'avaient plus goût aux jeux. Dans les couloirs de l'Ilon Saint-Jacques, on ne riait plus, on ne courait plus, on ne parlait même plus. Lorsque la sonnerie retentit à nouveau, les enfants allèrent en classe en silence et ne bougèrent plus jusqu'à la fin de la journée. Après les cours, chacun rentra chez soi sans un mot ; le seul à ne pas être gagné par cette léthargie était Brian, qui n'avait pas touché à sa part de friandises.

Ce soir-là, dans sa chambre, Brian ne trouvait pas le sommeil. Il se tournait dans tous les sens. En rêve, il voyait un énorme stand de foire, un carrousel aquatique sur lequel nageaient une foule de cochons flottants. Mais quand les enfants excités retournaient les cochons flottants pour compter leurs points, les démons porcins se retournaient contre les pauvres pêcheurs en herbes et les dévoraient tout crus.

Brian se réveilla en sursaut.

Aujourd'hui, c'était samedi et il était bien content de ne pas devoir aller à l'école. Il décida quand même de prendre le bus pour aller en ville faire du shopping. En montant dans son traditionnel bus 9 en provenance de Flawinne direction Namur, Brian fut tout de suite frappé en reconnaissant le grand chef qui était assis en face de lui. Il ne l'avait pas reconnu tout de suite, vêtu en « civil » ; sans sa toque, il avait l'air... chauve.

Arrivé à Namur, Brian se mit à suivre discrètement le géant jusqu'aux locaux déserts de l'Ilon Saint-Jacques. Qu'est ce qui pouvait bien pousser un prof à aller à l'école un jour de week-end ? Le colossal grand chef se dirigea dans les couloirs et disparut derrière une porte. En y pénétrant, Brian se retrouva devant un escalier inconnu qu'il descendit. En bas se trouvaient deux portes, chacune ornée d'un heurtoir en forme... de cochon.

Pendant un moment, il hésita avant de décider d'emprunter celle de gauche ; au moment où il voulut passer, le heurtoir en forme de cochon s'écria : « Tu es certain de vouloir aller par-là ? ». Brian recula ; tournant les yeux vers la deuxième porte, celle-ci lui grouina au visage :

« Par ici ? Tu crois que ce sera mieux ?

- Mais je n'en sais rien, dites-moi !

- Ahaha, ça n'est pas si facile, vois-tu. Tu as devant toi deux portes, l'une mène à la mort et l'autre à la vérité, mais tu ne sais pas laquelle est laquelle, n'est-ce pas ? Alors, comme nous sommes gentils, nous te laisserons poser une question avant de faire ton choix. Mais sache quand même encore ceci : sur les deux cochons que nous sommes, l'un dit toujours la vérité et l'autre ment sans arrêt, mais lequel ? Ahaha, ça tu ne le sais pas non plus, hein ?»

Brian réfléchit longtemps avant de comprendre ; il y avait un moyen de faire en sorte que les deux mentent, quoi qu'il arrive. Il se tourna vers le cochon de gauche et demanda :

« Si je demande à l'autre cochon de m'indiquer la porte qui mène à la vérité, quelle porte m'indiquera-t-il ?

- Il t'indiquera la mienne ! dit le cochon.»

Et Brian prit l'autre porte et il fit bien... Si vous n'avez pas compris, méditez là-dessus, parce que je ne vous expliquerai pas. Il arriva alors dans un vestiaire. Devant lui, la blouse et l'énorme toque du grand chef. Et puis de l'autre côté, il aperçut Annette, la vendeuse de bonbon de « l'Eden » qui lui dit :

« Mais qu'est-ce que tu fais là, petit ? Il va te tuer, s'il te trouve ici.

- Qui ça ? répondit Brian.

- Mais le grand cuisinier. Cet horrible bonhomme a kidnappé tous les commerçants du quartier pour les faire travailler comme des esclaves dans son usine. Il a fabriqué une machine terrible qui transforme tout ce qu'on y jette en bonbon maléfique. Ces bonbons transforment tous ceux qui y goûtent en créatures dociles qui obéissent aux doigts et à l'œil. Depuis des semaines, il utilise le contenu des magasins qu'il a pillés en enlevant leurs propriétaires ; les chaussures, les vêtements, les ordinateurs ou

les casseroles se transforment en friandises hypnotiques, quand on les jette dans le goulot de sa terrible invention. Quand il m'a demandé de vendre ces horreurs dans mon magasin, j'ai refusé immédiatement et il m'a enfermée ici. Je l'ai entendu parler tout seul l'autre jour, il veut se constituer une armée d'enfants idiots qui se révolteront contre leurs parents pour lui permettre de devenir bourgmestre de Namur ! Mais il arrive. Cache-toi !»

Le grand chef arrivait, en effet, pour se changer. Brian se jeta dans le premier abri qu'il trouva : la toque du grand chef. Celui-ci enfila le chapeau sur son front sans s'alarmer le moins du monde de la différence de poids. Quand il arriva dans l'usine, les anciens commerçants du quartier des Deux Portes se tournèrent vers lui, attendant ses ordres. A l'intérieur du chapeau, Brian prit son courage à deux mains, avant de s'écrier en imitant aussi bien que possible la voix de canard du professeur :

« Écoutez ! Je veux que vous me jetiez dans le goulot de cette machine, faites le maintenant et, surtout, si je vous dis d'arrêter, ne m'écoutez pas et jetez-moi dans la machine en marche ! »

Les zombies s'exécutèrent. Ils attrapèrent le grand chef qui eut beau se débattre comme un diable et leur crier d'arrêter, il n'arriva qu'à faire tomber son chapeau, qui courut tout seul se cacher dans un coin. On jeta le grand chef dans le ventre de l'engin qui le transforma aussitôt en bonbon de gélatine en forme de cochon. Les commerçants du quartier furent alors libérés, on les emmena à l'hôpital, où les effets de la drogue abrutissante se dissipèrent.

Après cela, ils réouvrirent leur magasin et s'unirent en un petit comité de quartier. La lumière revint dans les rues, qui s'agrémentèrent bientôt de bacs à fleurs, de potagers collectifs et la réputation du quartier redevint ce qu'elle avait été : celle d'un endroit charmant où il fait bon vivre.

Mais aujourd'hui encore, on entend dire, de temps en temps, que tel ou tel magasin a mis la clef sous la porte. Ici et là, les ténèbres menacent de regagner les rues et les gens du quartier se tiennent alors sur leurs gardes, prêts à lutter si, par malheur, un autre « grand chef » venait empoisonner le quartier avec des mots sucrés pour faire son sale travail... de cochon.

MONSIEUR HENRARD

Julien Staudt



Depuis quelques temps, Monsieur Henrard se rendait bien compte que quelque chose n'allait pas. Lui qui avait vécu rue Saint-Nicolas toute sa vie, il voyait que quelque chose se passait. Le quartier n'avait pas été changé plus soudainement depuis le bombardement de 44 ou l'inondation de 51. Un drame nouveau se produisait dans l'indifférence générale ; les extraterrestres étaient en train d'envahir Namur.

Habilement ils s'ingéniaient à faire disparaître des bâtiments, des commerces des monuments, parfois même des rues entières et à faire surgir de nul part des tours monstrueuses, des constructions aux formes abstraites. L'autre jour, par exemple, rue des Brasseries, un gigantesque bâtiment d'une laideur géométrique avait poussé sans crier gare à côté du magasin de cordes et ficelles (celui-ci avait par ailleurs fermé sans plus d'explication). Quand il questionnait d'autres gens sur ces apparitions soudaines, ceux-ci haussaient les épaules, comme si il était normal qu'un quartier mue de la sorte. Tel le serpent qui change de peau.

Évidemment, l'envahisseur travaillait de nuit, en prenant soin de n'être vu de personne. Mais il avait dû aussi trouver le moyen de laver les cerveaux des habitants du quartier pour que ceux-ci ne se rendent compte de rien. Le pire, c'est que plus le temps passait, plus il lui était difficile de faire confirmer ses observations par des témoins fiables. Tous ceux qui, comme lui, connurent les vieux jours de l'Arsouille avaient aussi tendance à disparaître mystérieusement.

Les Aliens enlevaient les plus anciens des habitants du quartier pour les réduire au silence et les remplaçaient graduellement par une foule anonyme et froide de gens étranges. Petit à petit, Monsieur Henrard vit le quartier se peupler de parfaits inconnus, qu'il ne connaissait pas, qui ne le connaissaient pas, qui ne se disaient pas bonjour et ne s'étonnaient certainement pas lorsqu'une personne âgée se volatilisait. Certains d'entre eux étaient peut-être même complices des enlèvements. Certains d'entre eux étaient peut-être même des extraterrestres. Il faut avouer qu'il y en avait qui s'exprimaient bizarrement.

Monsieur Henrard ne sortait plus de chez lui. Seulement une fois par mois pour faire ses provisions. Les mutations de l'Arsouille se faisaient toujours plus violentes. Cette fois, les humanoïdes s'étaient amusés à transformer toutes les zones de stationnement du quartier en parking payant. Ils s'étaient amusés à semer des canettes et toutes sortes d'immondices partout dans les rues. Et les passants avançaient en piétinant ces ordures qui crissaient sous leurs pieds, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Un jour, Monsieur Henrard se décida, tout de même, à donner l'alerte. Il se rendit au commissariat pour rapporter, preuve à l'appui, tous les phénomènes surnaturels qui défiguraient le voisinage. Il ne se serait jamais douté que la police elle-même était dans le coup. Les lâches collaboraient avec l'envahisseur et le livrèrent à l'ennemi. Monsieur Henrard n'eut même pas l'occasion de sortir du commissariat, les monstres sont venus le chercher. Ils l'ont emmené dans leur gigantesque vaisseau aseptisé au couloir blanc et bleu. Chaque jour, des

créatures masquées de blanc pratiquaient sur lui des expériences sadiques en lui faisant ingérer des drogues et des aliments infects probablement venus de leur maudite galaxie.

Mais Monsieur Henrard était plus finaud que les Aliens. Il ne resta pas longtemps... Après avoir pris patiemment des airs de soumission et de résignation, il se débarrassa des drogues qu'on lui administrait pour qu'il se tienne tranquille, et s'évada. De retour dehors, la mutation de la cité s'était accélérée. Il retrouva sa rue mais pas sa maison. En y regardant de plus près, sa maison avait simplement disparu ; il y avait bien un numéro 13, un numéro 17 mais pas de numéro 15. Les envahisseurs avaient été jusqu'à détruire son foyer pour le réduire au silence. Monsieur Henrard prit alors soin de se fondre dans la foule, certain que s'il se faisait remarquer, les extraterrestres viendraient le reprendre.

En remontant la rue Saint Nicolas, il aperçut un cortège qui suivait un cercueil porté par quatre gaillards. Monsieur Henrard eu un pincement au cœur ; on enterrait l'Arsouille aujourd'hui. ! C'était une fête populaire qui se pratiquait depuis sa plus tendre enfance. En approchant, il entendit plusieurs personnes lui dire bonjour. Il trembla devant leurs sourires bienveillants. Il y avait quelque chose de louche derrière tout ça. C'était peut-être un piège ! Il sortit du cortège ; l'Arsouille ne sortirait sans doute pas de son cercueil de toute façon... L'Arsouille était mort depuis longtemps.

En arrivant devant l'église, une émotion de plus l'envahissait, il reconnut son vieux cinéma de quartier où, quand il était jeune, il se glissait par la porte de derrière sous prétexte d'aller aux toilettes. En passant par la salle de chaufferie, il se glissait dans la salle de cinéma par la sortie de secours donnant directement sur le premier rang. Il revit toutes les projections auxquelles il avait assisté ainsi gratuitement. Tous ces chefs-d'œuvre dont il n'avait jamais su la fin. C'est qu'il fallait toujours s'esquiver dix minutes avant le générique, si on ne voulait pas se faire pincer par l'ouvreuse.

Après tout, peut-être était-il encore possible de resquiller de cette manière ? Monsieur Henrard pénétra dans l'arrière-cour et découvrit, sans grande surprise, qu'il n'y avait plus de cinéma... Cela aussi, ils lui avaient enlevé... Mais il y avait de l'animation dans une salle ; en s'approchant, il aperçut une dizaine de personnes souriantes réunies dans une salle damée de noir et blanc. Les visages amicaux l'invitaient à entrer, on lui fit une place, on lui offrit un café. Quelques femmes faisaient de la couture dans un coin, d'autres avaient étalé des objets inutilisés pour les troquer, d'autres, enfin, avaient préparé des jeux de société. Immédiatement, Monsieur Henrard se retrouva l'objet d'attentions. Pour la première fois depuis des années, on lui demanda même son prénom.

Monsieur Henrard sourit devant tant de gentillesse, mais quand il voulut répondre, son sourire disparut ; il ne se souvenait plus de son nom. Nerveusement, il tenta de changer de sujet. En fouillant machinalement dans sa poche pour se donner une contenance, il trouva un bout de papier plié en quatre. Dessus, il lut : « Mon nom est Léon Henrard, je suis atteint d'Alzheimer. Si vous me trouvez dans la

rue, veuillez appeler immédiatement ce numéro ». Un numéro de téléphone était inscrit en- dessous. Léon Henrard eut une pensée pour le vieil épicier du quartier qui, en son temps, laissait les gens téléphoner de chez lui. Il demanda s'il pouvait passer un coup de fil, une dame charmante lui tendit son portable.

Quand on le ramena à l'hospice, Léon Henrard fut surpris de voir l'endroit sous un autre jour, les couloirs blancs et bleus n'étaient pas si horribles que ça, et les infirmières étaient souriantes. Elles le taquinèrent en disant « Alors Monsieur Henrard, on est encore allé se promener ? » Le lendemain matin, une aide-soignante lui apporta un exemplaire du journal du matin. Quelque part dans les dernières pages, on pouvait lire : « Le p'tit kawa, des étoiles plein les yeux » et en dessous une photo qui montrait les gens qu'il avait vus la veille, au milieu il se reconnut sur la photo : comme il était devenu vieux ! Il découpa l'article qui vantait les activités d'une association de quartier et relatait une anecdote sur un vieil homme perdu. Il l'accrocha au mur au-dessus de son lit. Ce petit bout de papier l'aida souvent, par la suite, à garder son calme, quand ces cauchemars d'extraterrestres revenaient le hanter. Et puis surtout, quand il le contemplait, ce petit bout de papier lui faisait dire : « après tout, l'avenir n'est peut-être pas si sombre. »

Une pensée au journal de l'Arsouye qui relate des activités du quartier tous les mois. Parce qu'il se passe plein de choses dans ce quartier !

« Nous n'accrochons pas d'étoiles à nos façades mais nous les lisons dans les yeux des habitants »

Comité rédactionnel de l'Arsouye.

L'ASBL ARC - QUI SOMMES- NOUS ?

Action et Recherche Culturelles est une asbl d'Éducation permanente reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Le Secrétariat général, situé à Bruxelles, fédère une quinzaine d'antennes locales réparties dans toute la Wallonie.

L'association a pour but de promouvoir le développement de la citoyenneté active et l'exercice des droits sociaux, culturels, environnementaux et économiques de la population dans une perspective d'émancipation individuelle et collective, notamment à l'intention des publics issus des milieux populaires.

www.arc-culture.be

www.arc-namur.be

L'ASBL LE CINEX

A proximité du centre de Namur, l'asbl le Cinex offre un espace communautaire social et culturel ouvert à tous.

Le quartier St Nicolas très animé comprend différentes associations pleines d'entrain pour organiser activités et événements. Un quartier qui, aujourd'hui, dépasse les frontières, tant la richesse culturelle qu'il possède est grande. Dans tout le quartier, ce sont des nationalités des quatre coins du monde qui se côtoient et donnent au quartier Saint-Nicolas des couleurs et des diversités pleines de richesse.

Un quartier qui est, à Namur, considéré parmi les quartiers les plus populaires et dont l'asbl le Cinex se veut le porte-drapeau.

www.cinex.be

LA MAISON DU CONTE DE NAMUR

Une équipe qui a pour projet de faire circuler la parole contée, pour donner à rêver, à rire et à interpeler car le conte est tout autant plaisir à partager que chemin de réflexion sur les questions de la vie.

www.maisonducontenamur.be

RADIO EQUINOXE

Radio ÉQUINOXE Namur 106 FM, une radio - sans publicité - qui met la découverte culturelle et sociétale au premier plan de ses préoccupations et qui a obtenu par décret, il y a six ans déjà, de la Communauté française-Fédération Wallonie-Bruxelles, le label recherché de « Radio associative et d'expression à vocation culturelle et d'éducation permanente ».

C'est aussi un partenaire régulier de l'ARC Namur via la co-production d'une émission hebdomadaire : RADIOACTIVITE. Cette dernière met en lumière les projets d'actualité et de société.

www.equinoxenamur.be/

L'ECOLE DE L'ILON SAINT-JACQUES

Au cœur de la ville, à proximité de la gare, l'Ilon Saint-Jacques, à Namur, accueille et encadre les élèves qui font leurs premiers pas dans l'enseignement secondaire.

L'ARC Namur est hébergé depuis près de 25 ans dans des locaux de l'Ilon Saint-Jacques, 1 rue Saint-Joseph à Namur.

Chaque année, les membres de l'ARC se retrouvent pour un repas gastronomique concocté et servi par les élèves de la section restauration.

Plusieurs vainqueurs et finalistes de « Top chef » sont issus de l'Ilon Saint-Jacques.

Par ailleurs, l'ARC Namur accueille chaque année un stagiaire de la section secrétariat.

Merci aux élèves de l'Ilon Saint-Jacques qui ont participé à « Raconte-moi ton quartier ».

<http://ilonsaintjacques.be/>

equinoxe 106



Asbl Cinex

arc

Action et Recherche Culturelles asbl

arc Namur

ACTION ET RECHERCHE CULTURELLES NAMUR



LA MAISON
DU CONTE
N A M U R



VILLE DE
NAMUR



Merci aux Namurois et aux partenaires du projet.
D'autres *Raconte-moi ton quartier* auront lieu dans la province namuroise.
Au plaisir de vous y retrouver !